

# Les frères moraves en Suisse romande au XVIIIe siècle

Autor(en): **Wernle, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **6 (1918)**

Heft 27

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379999>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LES FRÈRES MORAVES EN SUISSE ROMANDE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a été, pour le calvinisme suisse comme pour le protestantisme en général, une époque de lente mais continue désagrégation. Les influences dissolvantes provinrent de deux côtés. Un piétisme exclusif fit de la conversion et de la vie ascétique la marque du vrai christianisme, mit l'inspiration laïque en opposition à toute étude théologique et éloigna ses adeptes de l'Église et des pasteurs ; la dissidence s'implanta parmi nous. D'autre part, l'esprit nouveau de ce siècle philosophique déteignit sur la théologie ecclésiastique ; le Neuchâtois Ostervald, le Genevois Alphonse Turretini et leurs disciples soulignèrent avant tout, dans la doctrine chrétienne, la pensée rationnelle et l'idée morale, en faisant passer miracles et mystères au second plan ; à vrai dire, ils les laissèrent bien subsister dans l'histoire, mais pour ne leur accorder aucune place dans la pensée et la vie religieuses contemporaines. Sous l'influence de ces théologiens s'élabora une orthodoxie nouvelle et « raisonnable » qui évita sans doute de rompre avec les anciennes confessions de foi et ne voulait rien avoir de commun avec le déisme et le socinianisme, mais qui était fortement entamée par l'esprit du temps et ne pouvait pour ainsi dire plus comprendre l'Évangile des réformateurs.

L'œuvre des Frères moraves en Allemagne et en Suisse (1) doit être considérée comme une première réaction contre l'es-

(1) Notre travail a pour base les pièces suivantes des Archives de l'Unité des Frères, à Herrnhut : R 19 C 1, 2<sup>a</sup>, 4 et 5. Je suis particulièrement recon-

prit de cette orthodoxie rationnelle, comme un réveil avant le Réveil du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la religion du comte de Zinzendorf, Luther avait repris vie; non pas le Luther correct et orthodoxe de l'école, mais un Luther compris par le cœur, le sentiment, l'imagination d'un laïque fervent et remis à la portée des milieux laïques pieux, loin du monde et de sa culture. Dans ces cercles-là on ne se préoccupait pas d'avoir des idées « raisonnables » sur Dieu et le monde, on vivait de la croix avec tout ce qu'elle a de paradoxal; loi, morale, ascèse, tout cela leur était étranger, mais on mettait au tout premier plan la grâce pour le pécheur, et l'on cherchait la direction du Saint-Esprit; c'était un christianisme de paix profonde, de joie merveilleuse, de félicité, de confiance totale en Dieu qui n'avait besoin d'aucune démonstration. Assurément, ces expériences précieuses s'accompagnaient d'un embrouillamini incroyable de représentations mythologiques et fantastiques, et d'expressions paradoxales à plaisir, qui appelaient irrésistiblement la plaisanterie et la critique; mais il y avait là un attrait d'autant plus puissant pour nombre d'âmes simples, et même des esprits plus cultivés pressentaient au travers de tout ce désordre de la pensée quelque chose de la puissance et de la paix de Jésus.

Dès l'origine, l'attitude des Frères moraves à l'égard des Eglises protestantes fut frappante. Ils ne voulaient pas entendre parler de dissidence; ils travaillaient au contraire avec ardeur à ramener partout les séparatistes à leurs Eglises. Mais cela ne les empêchait pas d'avoir pour eux-mêmes, à Herrnhut et à Herrenhaag, leur Eglise idéale, et ceux d'entre eux qui aspiraient au salut parfait, cédant à la poussée intérieure, quittaient leurs Eglises pour entrer dans l'une ou l'autre des « communautés ».

Au début, Zinzendorf témoigna beaucoup moins d'intérêt à la Suisse romande qu'aux protestants français du voisinage et aux Vaudois du Piémont. Leurs persécutions avaient éveillé chez lui une vive sympathie et il aurait accueilli avec joie certains d'en-

naissant à la direction de ces Archives de m'avoir communiqué ces documents en temps de guerre. Pour que l'étude fût complète, il aurait fallu encore consulter les archives genevoises et neuchâteloises; mais notre esquisse n'en saurait prendre une tournure bien différente. Nos emprunts à la littérature spéciale seront indiqués ci-après.

tre eux, avec des réfugiés de tous les pays, dans ses propriétés de Saxe ou sur d'autres territoires amis. Il y avait déjà eu en 1731 des rapports de correspondance entre lui et Antoine Court, à Lausanne ; mais il n'en était rien résulté, parce que l'ambition de Court, qui était de sauver le calvinisme en France même, était contraire aux idées du comte (1). Dans la suite et grâce à ses relations avec la famille de Watteville, à laquelle appartenait son meilleur ami, son attention fut attirée sur le domaine de Montmirail, à la frontière du pays de Neuchâtel, domaine que possédait cette famille depuis 1722 (2) : un homme comme Zinzendorf vit aussitôt en imagination tous les services qu'une propriété semblable, en des mains pieuses, pourrait rendre à la cause de Dieu : des protestants français persécutés y trouveraient peut-être un jour asile. Mais lorsque Zinzendorf fut exilé de la Saxe luthérienne et que Herrenhaag eut été fondé en 1738, en Wettérvie réformée, son attention se porta aussitôt sur les Eglises réformées d'Alsace et de Suisse. Sa préoccupation fut, comme autrefois dans les milieux luthériens, de rechercher parmi les calvinistes la communion avec les enfants de Dieu, et de voir si le message du Sauveur, tel que Zinzendorf venait précisément de le découvrir, était demeuré vivant ou s'était évanoui.

\* \* \*

C'est en avril 1739 que le premier Frère morave, Friedrich-Wilhelm Bieffer, arriva à Genève, s'y établit pour plus de quatorze semaines et y posa les premiers fondements d'une communauté. Il y vint en compagnie de sa femme et du marchand saint-gallois Giller, qui avait précédemment vécu à Lyon et avait l'habitude des milieux français. C'est Saint-Gall, en effet, qui fit le pont entre les Moraves et Genève ; une autre saint-galloise, Jeanne Zollikofer, établie à Genève, fut en relations soit avec son compatriote Giller, soit avec des âmes réveillées appartenant aux milieux piétistes genevois, deux demoiselles Vergnes, filles du pasteur de Rolle. Ces relations s'étendirent à d'autres Genevoises pieuses, notamment aux de la Tour et aux Baufin ; ce fut

(1) Voir EDM. HUGUES, *Antoine Court*, t. 2.

(2) Voir notamment le *Souvenir du Jubilé séculaire de Montmirail* (1867).

la maison de la Tour qui devint la maison des Frères. Mais on n'en resta pas à cette simple communion avec quelques sœurs célibataires ; Biefer chercha, comme il l'avait fait à Bâle, à entrer en rapports avec de jeunes ecclésiastiques, spécialement avec des candidats en théologie ; si l'Évangile devait trouver un terrain favorable, c'était là. La différence de langues créa tout d'abord des difficultés. La femme de Biefer ne savait pas un mot de français, ce qui ne l'empêcha pas du reste de se lier intimement avec ses amies genevoises. Son mari se donna beaucoup de peine pour faire des progrès en français, cependant Giller l'accompagnait en qualité d'interprète dans toutes les circonstances importantes, comme les entrevues avec les autorités civiles et ecclésiastiques. Le fossé était bien plus profond en matière spirituelle ; les théologiens genevois et le Morave appartenaient à deux mondes absolument différents. C'est à peine si, dans les sermons, on entendait prononcer le nom du Sauveur et parler de foi en lui ; la loi et la morale étaient tout ; c'était pour Biefer un salut sans Sauveur. Grâce à lui, le vieil Évangile allait être annoncé de nouveau à Genève. « On recommence à parler ici de foi, et l'on entend de nouveau prononcer le nom du Sauveur. » De jeunes candidats genevois acceptèrent avec joie cette prédication nouvelle ; l'un d'eux déclara même dans un sermon à l'Auditoire qu'il fallait « avoir honte de prétendre croire au salut, quand on n'en connaissait rien avant le jour où Dieu avait fait venir du dehors des étrangers ». Biefer jubilait : « Quelque chose commence à fermenter dans cette ville, on commence à s'apercevoir qu'on y parle d'un ami des pécheurs qui s'appelle Jésus ». Les pasteurs genevois de leur côté se demandèrent quelle attitude ils allaient prendre à l'égard du nouveau venu. Comme il ne faisait aucun effort en faveur de la dissidence, on n'avait pas de motif direct de réclamer son exclusion. Mais on désirait le sonder ; il y eut des entretiens tout à fait piquants entre les représentants de la Vénérable compagnie et le Morave. On y discuta de guérison par la prière, de prédestination, de bonnes œuvres, d'Église épiscopale, enfin du sujet capital, Christ, la foi et l'Esprit. A propos de prédestination, les pasteurs déclarèrent qu'ils commençaient à abandonner cette doctrine, qu'ils étaient disposés à la tolérance ; mais ils n'étaient apparemment pas à leur aise sur ce point. Quant aux « œu-

vres », ils reprochèrent à Biefer la trop grande sévérité des Frères qui faisaient trop peu de différence entre les gens vertueux et les méchants. Parler de sentiment de la grâce et de l'Esprit dans les cœurs leur paraissait un langage de fanatiques. Mais Biefer leur opposa des affirmations catégoriques de Paul. Il se rendit compte de l'ennui que son séjour à Genève causait aux pasteurs devant l'insistance qu'ils mirent à lui demander quand il pensait partir. Puis ils voulurent savoir encore s'il participait à la sainte cène, et s'il la prendrait avec eux. En sa qualité de luthérien, Biefer s'abstint de la communion à Genève ; mais nous savons qu'il avait « rompu le pain » dans un tout petit cercle d'intimes en prenant congé d'un ami qui, au cours d'un voyage, avait traversé la ville. Un dernier grief des pasteurs était qu'il n'avait aucune légitimation pour accomplir son travail. C'est ce qui l'engagea à demander à Zinzendorf de lui envoyer par écrit une pièce attestant « qu'il voyageait avec l'assentiment de la Communauté, et qu'il avait reçu le mandat d'entretenir en tous lieux les enfants de Dieu du grave sujet de la justification, de leur transmettre la bénédiction de la Communauté, comme de solliciter leur bénédiction et leurs intercessions de membres du Seigneur, à quelque Eglise qu'ils appartenissent ». En attendant, on se passa de cette légitimation ; une visite au premier syndic arrangea les choses.

Les lettres de Biefer montrent à l'évidence qu'il attendait une sorte de réveil en masse pour Genève, en quoi du reste il se trompait. Lorsqu'il fut rappelé, en août 1739, il ne laissait que de petits groupes d'âmes réveillées, surtout des femmes. Elles se subdivisaient en six Classes ou Sociétés au-dessus desquelles était une Conférence des sœurs dont faisaient partie les de la Tour et les Beaufin. C'était au moins un résultat qui devait durer. L'année suivante, un autre Frère, de langue française celui-ci, Henri Cossart, vint à plusieurs reprises de Berne visiter la petite communauté genevoise ; il l'évaluait à quarante membres, sans compter quelques fidèles détachés, et il vante la vie qui s'y manifeste, spécialement parmi les sœurs célibataires. « Il naîtra une communauté du Christ à Genève », écrit-il dans l'une de ses lettres, et une autre fois : « La bénédiction de Dieu est plus sensible à Genève qu'à Berne ». Frère Biefer avait donc, malgré les apparences, exercé une réelle influence.

Mais ces modestes commencements devaient être éclipsés dans le souvenir de la Société de Genève par les événements de l'an 1741. Lorsqu'on choisit plus tard le jour de fête de la classe des sœurs célibataires, on le fixa au 5 février, parce que c'était la date à laquelle, en cette année 1741, l'« Eglise des pèlerins » avait fait son entrée à Genève (1). Zinzendorf y vint pour faire connaissance du milieu où il voulait faire étudier son fils ; il songeait aussi à établir des relations personnelles avec l'antique Eglise de Calvin. Mais il voyageait accompagné de quarante à cinquante personnes, y compris sa femme, qui formaient sa « compagnie » (*Hausgemeinde*) ; elle s'établit à Plainpalais ; lui-même, arrivé le 9 mars, célébra selon son habitude, dans ce grand cercle de famille, toutes les cérémonies du culte qui donnaient à chaque jour de la semaine, des premières heures du matin aux dernières de la soirée, un caractère de solennité. Ce n'est qu'exceptionnellement que des étrangers, des bourgeois de Genève étaient admis à ces cultes, précaution prise pour éviter les tendances séparatistes. Par contre, on voyait Zinzendorf et les siens le dimanche dans les temples de la ville. Quelques-uns — probablement les Moraves réformés — participaient même aux communions publiques, tandis que le comte célébrait la sainte cène dans l'intimité avec ses frères luthériens. Les amis genevois profitèrent naturellement les tout premiers du séjour de Zinzendorf ; ce fut pour les de la Tour, les Beaufin et leur petit troupeau un temps béni ; et l'heure la plus marquante pour la communauté genevoise fut celle où le comte, peu avant son départ, réunit ses membres par classes et leur adressa des exhortations en français. Mais ses ambitions à lui allaient beaucoup plus loin que ce petit groupe de fidèles ; il était préoccupé d'entrer en rapport avec les autorités religieuses et civiles de Genève, tout d'abord pour les mettre au clair sur ce qu'était et voulait la Communauté des Frères, mais aussi pour voir si elles continuaient à représenter fidèlement l'esprit évangélique. C'est dans

(1) Voir, sur le séjour de Zinzendorf à Genève, notamment : la *Semaine religieuse*, 1900, nos 33 et 34, d'après des communications du *Journal de l'Unité des Frères* de la même année ; et la *Vie de Zinzendorf*, de Spangenberg, V<sup>e</sup> partie, p. 1309 et suiv., avec les pièces de la collection de Büdingen qui y sont citées.

cette intention qu'il adressa à la Vénérable Compagnie sa *Lettre sur l'Eglise des Frères, leur origine, leur histoire, leur discipline et leur croyance*, et qu'après son départ encore il fit parvenir spécialement au professeur Jacques Vernet et au pasteur Amédée Lullin les *Textes* des années 1740 et 1741, traduits en français par Cossart sous le titre de *L'Agneau de Dieu représenté au naturel dans la Sainte Ecriture*. Mais ces efforts de rapprochement n'aboutirent qu'à constater des deux côtés une manière toute différente de comprendre le christianisme. Le fait que Zinzendorf, obéissant à sa nature si spontanée, se jeta un jour devant tout le monde au cou du pasteur Lullin après une prédication qui lui avait plu, ne veut pas dire grand' chose. L'appréciation que voici, issue de sa propre plume, correspond beaucoup mieux à la réalité : « Nulle part je n'ai rencontré des théologiens dont la doctrine fût plus diamétralement opposée à la nôtre ». C'est qu'en effet il s'agissait d'un côté d'un christianisme de raison et de morale ; de l'autre, d'un christianisme de la grâce et de l'Esprit. Du côté genevois on avait la même impression. On traitait le comte avec la plus parfaite politesse, on repoussa à une forte majorité, dans le Conseil des Deux-Cents, la proposition de l'exiler de la ville, on le remercia de la façon la plus aimable, au nom de la Vénérable Compagnie, de l'écrit sur l'Eglise morave qu'il lui avait dédié, mais on lui fit en même temps comprendre que ces remerciements n'impliquaient aucune espèce d'assentiment à ses doctrines particulières. Le jugement que Vernet et Lullin émit à l'occasion de la dédicace qui leur avait été faite des *Textes* fut bien plus sévère encore ; ces théologiens influents exprimèrent leur reconnaissance, mais non sans y ajouter leur vive stupéfaction devant la bizarre prétention qu'il y avait eu à couvrir de leurs noms les singularités de Zinzendorf (1). La grêle de cailloux dont furent gratifiées pour finir, aux portes de Genève, les voitures de l'Eglise des pèlerins au moment où elle quittait la ville, le 16 mai, dut renseigner définitivement le comte sur le peu d'écho que ses originalités avaient rencontré dans la population. Il faut le dire sans détour : Zinzendorf

(1) Le texte des lettres des deux Genevois est reproduit dans une lettre de Fischer à Cossart, du 11 août 1741 ; R. 19 C. 5, n° 5.



échoua totalement à Genève. Ceux qui y donnaient le ton, repoussèrent le Réveil d'abord poliment, pour finir de manière grossière. Seule la petite poignée de sœurs et de frères garda le souvenir de jours qui restaient pour eux inoubliables. Ils y avaient fait l'expérience personnelle du Saint de Dieu, du Héraut de l'Agneau, dans toute sa douceur convaincante et sa vertu spirituelle. Ou, pour parler plus simplement, ils avaient découvert combien un enfant de Dieu peut vivre joyeux et en paix.

Nous racontons brièvement l'histoire de la communauté de Genève au temps de Zinzendorf, telle qu'elle ressort des documents très fragmentaires que nous possédons. La visite du comte fut le point de départ d'un développement considérable : le troupeau passa de quarante membres à cent vingt environ, dont dix-huit devaient dans la suite entrer dans l'Eglise morave. Une direction ferme, si possible aux mains d'un couple morave, eût été nécessaire. Au lieu de cela, on confia la communauté au Frère Molther, fils d'un pasteur du Bas-Rhin. Molther aurait dès l'abord désiré qu'une sœur de l'Unité se chargeât avec lui du travail dans la partie féminine de la congrégation. Ce n'était pas sans raison : il était à peine depuis quelques semaines à Genève que les autorités ecclésiastiques s'occupaient de lui et interdisaient aux dames de la Tour et Beaufin de le loger. Tous les Frères de Genève durent aussi déclarer sous serment qu'ils n'avaient jamais reçu la cène des mains de Molther. Ce dernier n'en poursuivit pas moins son activité ; la seconde année il reçut en la personne du Frère Knoll, qui avait été gagné lors du passage de Zinzendorf, un aide destiné spécialement au travail parmi les jeunes gens. Les lettres de Molther nous renseignent sur ce qu'il prêchait aux Genevois : « On trouve dans les plaies de l'Agneau le pardon et la délivrance de toute corruption et de la malédiction », langage, ajoute-t-il, qui semble malgré sa simplicité être de l'iroquois pour les auditeurs jusqu'au moment où le Fils de Dieu ouvre les cœurs. On a, dans ces premiers temps du Réveil genevois, traduit ce qu'on a pu des discours et des chants de Zinzendorf pour rendre ses idées les plus chères familières à nos Romands. Outre les *Textes* déjà mentionnés, parurent alors en traduction les *Discours de Berlin*, le *Manuel des doctrines* et soixante-dix

chants tirés du Recueil des Moraves ; on donne comme traducteurs les noms de Giller et de Cossart, de Montmirail. Mais en 1744 Molther fut chassé de Genève par ordre supérieur. Toute la direction de la communauté demeura aux mains des Genevois Michel Prudhomme et Gignoux, et, pour les sœurs, des dames de la Tour et Raymond, avec lesquels Molther correspondit de Montmirail. C'étaient des conditions déplorables pour une communauté de commençants sans traditions ni expérience.

Parmi les Genevois, et plus encore parmi les Genevoises, se manifestèrent alors des velléités accentuées d'indépendance. La nommée Caton Hugo, de Bâle, que l'Eglise morave avait chargée en 1746 de la direction, était loin d'avoir l'énergie voulue pour y parer, sans parler des difficultés que lui occasionnait une très mauvaise santé. De sa propre autorité, sœur de la Tour se mit alors à la tête de ses compagnes et conduisit à son idée la petite congrégation genevoise. Ce qui voulait dire en réalité qu'elle laissa les choses aller un peu comme elles pouvaient. Il s'en suivit une véritable anarchie ; chaque groupement avait ses réunions à lui et perdit le contact avec l'ensemble. La Société des Frères de Genève menaçait de se volatiliser en de petits cercles séparés de femmes, tous animés d'esprit de parti ou de secte. En même temps, les liens avec l'Unité des Frères d'Allemagne se relâchaient ; on avait l'idée, à Genève, que les Français étaient une nation à part, envers laquelle le Sauveur, comme les Frères, devaient avoir beaucoup plus de patience qu'avec les Allemands, et que, par conséquent, les Frères d'Allemagne pouvaient être bien plus bénis que ceux de Genève.

Telle était la situation lorsque l'Allemand Wallis fut chargé avec sa femme, en 1751, de s'occuper de la Suisse entière, y compris Genève, avec siège à Montmirail. Malheureusement, à ses débuts, il ne savait presque pas un mot de français et était obligé d'avoir un interprète quand il avait affaire aux Genevois. Pour se mettre à l'abri des mauvaises langues, il installa sa femme chez Sœur Caton et s'établit lui-même à un quart d'heure de la ville, à Beaulieu, dans la maison du nommé Simon, où les frères vinrent de Genève tenir leurs réunions, tandis que lui-même évitait autant que possible le contact avec la partie féminine de la congrégation. Ce qui ne l'empêcha pas de dé-

mêler assez vite la situation et de discerner la cause de tout le mal dans l'absence d'une direction pour la communauté et dans l'influence prépondérante de Sœur de la Tour. Une réorganisation s'imposait. Wallis communiqua par écrit ses observations au comte ; ce dernier en avait à peine pris connaissance que, victime de son imagination, il se figura ces divisions comme bien pires qu'elles n'étaient et, sous l'empire de la colère, écrivit à Caton Hugo une lettre violente qu'elle devait lire à haute voix aux Genevois pour les punir de leurs innovations arbitraires. Mais, pour cette fois, Caton fut la plus raisonnable ; elle garda la lettre pour elle et déclara avec une noble franchise à son chef spirituel qu'obéir à son ordre eût été la ruine définitive de la communauté. La meilleure solution c'était de décider Wallis à s'établir à Genève ; il y passa quatre mois pour y arranger les affaires et amena avec lui une nouvelle collaboratrice, Sœur Höfli, qui prit la direction du groupe des Genevoises à la place de Caton. La Conférence des Sœurs fut ramenée au rang de simple groupe et perdit ses prérogatives. Une collaboratrice tout particulièrement remarquable fut acquise en la personne de Sœur Drion Archinard, qui devint plus tard directrice à Montmirail, lorsque l'institut de jeunes filles y fut fondé. Ce qu'il y eut de beau dans cette petite révolution c'est que Sœur de la Tour rentra jusqu'à un certain point en elle-même et reconnut ses torts ; les choses se passèrent avec amour, sans animosités ni ruptures. Wallis doit avoir agi, dans ses efforts de réforme, avec ce tact et cet esprit de charité qui ont dès l'origine caractérisé l'Eglise morave. De son côté, il donna un nouvel essor à la vie de communauté des hommes et Beaulieu, la belle propriété de Simon sise aux portes de la ville, resta le siège des réunions régulières du dimanche. Cette réorganisation fut pour le petit troupeau genevois une « nouvelle période de grâce ». Dans le cours des années suivantes, ce fut de la part de tous les visiteurs, parmi lesquels l'évêque Watteville, un concert de louanges ; ils furent accueillis chaque fois comme des anges de Dieu, preuve que l'union était intimement rétablie avec l'Eglise de l'Unité.

Au dehors aussi c'était la paix ; lorsque les séparatistes occasionnèrent une vive agitation à Genève en 1753, divers ecclésiastiques et magistrats donnèrent confidentiellement aux Frè-

res l'assurance qu'ils n'avaient qu'à rester tranquilles, sans rien craindre ; car on savait faire la différence entre eux et les dissidents ; il fallait seulement qu'ils prissent garde que la populace n'entreprît rien contre eux. Le nom de Petit-Montmirail, dont on se mit à appeler Beaulieu, est aussi significatif. Montmirail était pour les Frères de Suisse l'endroit idéal où l'on allait se retremper le corps et l'âme et où l'on se sentait tout particulièrement en communion avec le Sauveur et avec les frères ; les Genevois avaient maintenant, à Beaulieu, quelque chose de semblable.

Il ne manquait plus qu'une chose à Genève : un Frère morave marié qui habitât la ville et y eût la qualité officielle de chef de la Société tout entière. Cela ne dépendait ni des Genevois, ni des autorités municipales, mais bien de l'Unité des Frères qui n'avait pas assez d'ouvriers à envoyer au loin. Au bout de quelques années, Wallis dut s'occuper de la Suisse allemande et laissa Genève de côté. Un Frère Bez lui succéda. C'était un Genevois passé à l'Église morave. Il demeura pour commencer à Montmirail, puis il se transporta à Genève où il mourut en 1756. Mais déjà auparavant l'un des amis et des aides les plus qualifiés de Zinzendorf, l'Anglais James Hutton avait reçu la mission de se consacrer pendant quelque temps à la Suisse romande. Il fit de Lausanne sa première visite à Genève à Noël 1756. Son impression de début fut extrêmement favorable. La journée du 24 se passa tout entière en festivités avec les enfants, avec les sœurs non mariées chez Sœur Höfli, avec les frères, les femmes et les veuves chez Prudhomme ; après quoi eut lieu une agape qui se prolongea tard dans la nuit. Les enfants surtout l'enchantèrent :

« Ils étaient comme transportés ; ils chantaient de façon si charmante et si pleine d'onction que le pauvre Hutton se crut un moment à Herrnhut ; ils ne se lassaient pas d'exprimer leur joie en récitant des versets heureusement choisis, dont quelques-uns même étaient de leur propre composition. On leur avait aussi organisé une petite représentation, et ils étaient comme doivent être des enfants, sages et passionnément épris, ce n'est pas trop dire. »

Hutton s'étonna particulièrement de ce que les cantiques traduits en français exprimaient aussi bien, même dans cette lan-

gue, la piété morave. Voici quelle fut son appréciation générale : « Ce petit troupeau est bien une plante du Père, établie pour qu'elle croisse et qu'elle demeure malgré ses faiblesses ; il n'y a pas de mots pour exprimer ce qu'on éprouvait là-bas ». Autant que le comte, Hutton aimait à faire connaissance avec toutes sortes de gens du monde pour voir si, avec les uns ou les autres, pourrait s'établir une communion profonde. Il se lia bientôt intimement avec le jeune pasteur Alexandre Sarasin ; des rapports d'amitié se nouèrent avec le professeur Jean Perdriau. Puis il apprit à connaître quelques Vaudois qui étudiaient à Genève, et des piétistes discuteurs qui, craignant pour leur réputation, disaient : « Nous espérons qu'on ne va pas nous prendre pour des Moraves ! » Mais Hutton au contraire avait le sentiment qu'à Genève c'était un honneur d'être un Morave.

C'était visiblement un sommet nouveau dans l'histoire de la Société de Genève. Qu'on se représente ce que dut être, à un moment comme celui-là, la brève visite de cinq jours que vint faire le comte en personne, venant de Montmirail où il faisait un séjour d'une certaine durée ! C'était en 1757. Il descendit à Beaulieu, fit venir auprès de lui, groupe par groupe, toute la communauté, s'exprima en français avec la plus grande cordialité et dit toute sa joie de trouver à Genève des amis attachant tant de prix au salut par le sang et la mort de Jésus. La plupart revinrent le 8 novembre à Beaulieu et prirent congé non sans larmes du voyageur (1). Mais Zinzendorf, dont le regard était si pénétrant, n'eut pas rien que des éloges à décerner aux Genevois. Trois choses en particulier lui déplurent. La sainte cène occupait une trop grande place ; les Moraves la prenaient bien à Saint-Pierre, mais ils s'y réunissaient à part, en cercle intime. Le comte estimait que cela n'était pas admissible pour des disséminés. Il désapprouvait ensuite l'aversion exagérée qu'éprouvaient les sœurs pour tout contact avec leurs frères ; il ajoute crûment : « J'aimerais mieux en voir dix courir après un seul ». Il avait enfin l'impression qu'il y avait comme une double direction parmi les sœurs non mariées. Cela venait sans doute de la situation particulière de sœur de la Tour à côté de Sœur Höfli. Il était en effet très difficile de

(1) SPANGENBERG, *Vie de Zinzendorf*, VIII<sup>e</sup> partie, p. 2122 et suiv.

supprimer définitivement l'influence de la première. Hutton, qui s'était établi pour longtemps à Genève, dès 1759, eut toujours plus l'impression que cette personne évidemment très énergique et habile s'entendait à merveille à contrecarrer les efforts des ouvriers envoyés par l'Eglise, à nuire à leur travail et à créer des divisions. Il n'en eut pas moins le chagrin de voir les dirigeants de l'Unité, au lieu de soutenir fermement et fidèlement, comme ils l'auraient dû, Sœur Höfli, la rappeler au contraire pour laisser la place à sa compagne ! Dans la lettre de protestation de Hutton, on sent vibrer l'indignation, du reste impuissante, d'un homme droit obligé d'accepter que la Direction de l'Eglise commette une grave bévue sans vouloir tenir aucun compte de ses avis à lui qui, étant sur place, était le seul renseigné.

Mais cela se passait après la mort du comte. On peut juger d'après ce fait combien l'une des plus florissantes des Sociétés suisses avait de peine à prospérer et à s'affermir au dedans. Au surplus, l'amour de ces Genevois pour leur Sauveur et leur joie de le posséder contrastaient toujours plus avec l'esprit et le ton de l'Eglise officielle. L'année 1758 vit paraître dans l'*Encyclopédie* le fameux article de d'Alembert sur Genève ; il y louait ironiquement les ministres genevois pour leur socinianisme. Ces derniers répondirent sans vigueur. La correspondance de Hutton avec le pasteur Bertrand de Berne montre avec quel intérêt il suivait cette affaire. Mais elle ne révèle rien de plus que ce que les premières visites de Biefer et de Zinzendorf avaient fait éclater : une opposition absolue entre le christianisme officiel de Genève et l'Evangile des Frères moraves.

\* \* \*

A part Genève, Montmirail est le seul endroit de Suisse romande qui ait causé quelque joie aux Moraves du temps de Zinzendorf. En 1742 parut devoir commencer pour Montmirail une grande période : le Frère Giller acheta la propriété à Nicolas de Watteville et la mit à la disposition de l'Unité pour son travail. Zinzendorf semble avoir caressé le rêve d'y fonder une communauté modèle de langue française. Ce que Herrnhut était pour les Luthériens, Montmirail devait l'être pour les Ré-

formés, et devenir un centre de lumière pour la Suisse tout entière. Mais ces beaux plans échouèrent devant la résistance du clergé neuchâtelois et, sans doute sous son inspiration, du Conseil d'Etat que la volonté du roi ne parvint même pas à ébranler. « Tu sais combien Messieurs les pasteurs sont durs », écrivait Frère Cossart à un ami en 1742. En 1748, la communauté française qui s'y était déjà formée dut quitter Montmirail pour aller s'établir à Herrenhaag et plus tard à Neuwied ; tous les plans durent être abandonnés. Il semble bien que Giller ne fût pas tout à fait l'homme qu'il fallait pour gagner aux Moraves la sympathie des Neuchâtelois. « Il affectait toujours le mystère, se défiait de tout le monde et n'avait pas de manières », déclare à son sujet un haut magistrat neuchâtelois. Mais à partir du moment où, en 1753, la propriété eut été de nouveau rachetée par Nicolas de Watteville qui était « tout candeur et franchise, galant homme qui avait de l'honneur et des manières », au dire de ce même éminent Neuchâtelois, Montmirail connut de meilleurs jours. On dut bien accorder plus de liberté à l'aristocrate bernois, si distingué, qu'à un marchand saint-gallois gérant le domaine au nom d'une communauté étrangère. Les Frères se remirent à faire tous les plans imaginables pour faire servir Montmirail à la cause du Sauveur. Ce fut Wallis qui insista pour la fondation d'un institut d'enfants, contrairement au sentiment du comte qui, au début, était peu enthousiasmé de ce projet. Mais pour le moment on se heurtait à un ordre du gouvernement interdisant à des étrangers de s'établir de façon durable à Montmirail. Ce ne fut qu'après la mort de Zinzendorf que les Frères réussirent à obtenir une complète liberté d'établissement ; et au Synode de 1764, à Marienborn, le sort décida en faveur de l'ouverture de l'institut de jeunes filles. Jusque là Montmirail n'avait été que le centre de réunion des ouvriers moraves en Suisse et le lieu de repos où les Frères et les Sœurs venaient déposer de temps en temps le fardeau de leur travail. Le moment le plus lumineux de ces années-là avait été un séjour du comte en 1757 ; il y avait passé dix semaines de communion bénie avec ses familiers et tous les frères et sœurs de Suisse qui avaient pris quelque part à son œuvre. Des amis de Genève, Berne, Montbéliard, Bâle, Aarau, Winterthur, Zurich, les Grisons s'étaient rencontrés et avaient vécu,

dans l'intimité de Zinzendorf, les heures les plus douces dans l'amour du Sauveur et la communion fraternelle. Puis la société s'était dispersée dans toutes les directions et le travail journalier avait remis au second plan ces avant-goûts du ciel.

Ce qui nous intéresse le plus dans ce chapitre c'est l'attitude de Zinzendorf en matière religieuse à l'égard du clergé neuchâtelois. Dans une poésie faite par le comte à l'occasion de la mort du professeur bâlois Werenfels en 1740, se trouve ce passage concernant Ostervald (1) :

Werenfels gehet und Ostervald  
 (Munter und freudig) wird gleichwohl alt ;  
 Wenn nun der auch hingehet,  
 Wo sind die Alten  
 Die überm Lamme noch steif gehalten?  
 Kyrieleis !

Comme on le voit par ce morceau, Zinzendorf a considéré le fameux théologien neuchâtelois comme un adorateur particulier de l'Agneau, ce qui s'explique par un entretien où Ostervald avait assuré au comte que sa théologie et celle des *Discours de Berlin* étaient les mêmes. On trouve en effet dans les sermons d'Ostervald des passages où ce célèbre prédicateur proteste contre la déformation du christianisme en vague doctrine morale et où il parle avec chaleur de la croix et de la grâce. Mais voir en Ostervald l'apôtre de l'Agneau, c'était méconnaître ce que fut en réalité cet homme qui ne contribua pas moins que son ami Turretini de Genève à transformer le christianisme en une foi raisonnable et en morale pratique, aux dépens de ses paradoxes et de ses mystères, et dont le catéchisme aida à mener le vieux et vrai calvinisme au tombeau. Il est très probable que Zinzendorf lui-même se rendit mieux compte dans la suite du fossé profond qui séparait son Évangile de la théologie d'Ostervald. En tous cas Hutton qui se heurta partout en terre vaudoise, entre 1750 et 1760, à l'influence d'Ostervald, et spécialement de son catéchisme, fit clairement voir qu'il considérait le grand Neuchâtelois comme un hérétique et comme l'un des principaux responsables, avec

(1) Cette poésie se trouve imprimée dans le dossier VI, n° 2, de la collection de Büdingen. Elle a aussi été tirée à part.



Foster, Tillotson et Saurin, de la décadence de la doctrine. Ainsi s'explique aussi l'attitude très froide de la masse du clergé neuchâtelois à l'égard des tendances de Montmirail.

Il faut noter à titre d'exception l'amitié de Zinzendorf pour les Petitpierre, les pasteurs les plus célèbres du pays de Neuchâtel après la mort d'Ostervald (1). Louis-Frédéric Petitpierre était, dans les années 1750 à 1755, pasteur à Cornaux, la paroisse à laquelle appartenait Montmirail. Il y fit inopinément en 1751 connaissance du comte et fut « charmé de sa familiarité et de la simplicité de ses manières ». Dans une lettre à son frère aîné Henri-David, qui était en Irlande, il parle de « cet homme si extraordinaire, qui a un zèle ardent pour l'avancement du Règne du Sauveur ». Lorsqu'en 1757 Zinzendorf fit un séjour prolongé à Montmirail, il renoua connaissance avec le dit pasteur nommé entre temps à Neuchâtel; il goûta même à tel point le sermon d'installation de Petitpierre à Neuchâtel qu'il fit le projet de faire de lui le *praeses tropi reformati* parmi les Moraves, honneur qui, en fait, échut plus tard au Doyen Oschwald de Schaffhouse. Le billet par lequel Zinzendorf prit congé du pasteur de Neuchâtel comme la réponse très polie de ce dernier nous ont été conservés. Lorsque Hutton fit personnellement sa connaissance, il fut aussi reçu *very hearty*. Les excellents rapports se poursuivirent entre les Frères de Montmirail et le jeune Simon Petitpierre, à son tour pasteur à Cornaux. Mais ce fut le plus jeune des quatre frères, Ferdinand-Olivier, pasteur aux Ponts dès 1755, qui s'attira le témoignage le plus favorable; un protocole de Conférence datant de 1756 parle de lui comme d'un « homme charmant, le meilleur de tous les Petitpierre, qui a un joli petit troupeau de fidèles pour lesquels il tient des réunions ». Hutton fit enfin connaissance de l'aîné, Henri-David Petitpierre, rentré d'Irlande en 1758 et devenu tôt après pasteur à Neuchâtel. Il avait déjà entretenu des rapports avec les Moraves à Dundalk et se réjouit de se rencontrer avec Hutton dans un même amour pour le Sauveur des pécheurs. L'on fera bien, cependant, de ne pas attacher trop de signification à ces rapports d'amitié de Zinzendorf avec les Petitpierre;

(1) CHARLES BERTHOUD, *Les quatre Petitpierre*, surtout pages 38 et suiv., et 277.

le comte et ses disciples voyaient beaucoup trop facilement dans quelques déclarations chaleureuses d'amour pour le Sauveur un accord sur le fond même de la religion. Sans doute, la prédication de Louis-Frédéric Petitpierre était-elle volontiers christocentrique : la fameuse préface que son successeur à Neuchâtel, Chaillet, écrivit trente ans plus tard à ses sermons en est la preuve ; mais les exemples qu'il en donne sont tout plutôt que du genre morave et ne sont pas très différents des conférences philosophiques qu'on avait alors coutume de donner en chaire. En outre, Ferdinand-Olivier Petitpierre finit, encore du temps de Zinzendorf, par devenir le plus grand hérétique du pays en niant l'éternité des peines de l'enfer et en provoquant par là de graves dissensions dans l'Église. Avouons-le franchement : les Petitpierre ont très mal répondu aux espérances fondées sur eux par les Moraves. Par contre, le catalogue des Frères cite toute une liste de noms qui demeurèrent fidèles à la communauté : le pasteur Brand, dont la veuve, le fils et trois filles passèrent à l'Église morave ; le candidat Andler, qui fit de même et mourut alors qu'il était au séminaire ; son ami intime l'étudiant Pierre-Conradin Stadler qui composa plusieurs cantiques pour le recueil français ; le proposant de Luze, mort jeune, et qui était frère du pasteur nommé plus tard à Cornaux ; sans oublier le professeur Bourguet de Neuchâtel, qui s'occupa en 1741 de la correction des traductions de Cossart. On le voit, le sol neuchâtelois ne fut pas si ingrat pour les Moraves ; mais les Neuchâtelois les plus célèbres, Ostervald, si prôné par le comte, et les quatre Petitpierre allèrent leur propre chemin, dans une direction bien différente de celle des Frères.

\* \* \*

C'est dans le Pays de Vaud que les débuts des Moraves paraissent avoir été les plus difficiles. Il n'y manquait pas d'âmes piétistes et séparatistes sur lesquelles ils eussent pu s'appuyer, mais ils n'avaient aucun point de contact avec ces cercles-là. Il arriva tout à fait par hasard qu'un Frère dont nous ignorons le nom, rentrant de Genève en 1739, aperçut à Payerne, dans une salle de l'auberge où il dînait, quelques femmes réunies autour d'un livre ouvert. Elles étaient dix, et avec elles l'aubergiste ;

elles lisaient une traduction française du *Vrai christianisme* de Arndt. Lorsque le voyageur se mit à leur parler du Sauveur et des bénédictions qui, en Suisse même, reposaient sur les vrais amis de la croix, elles s'en réjouirent vivement et se lamentèrent de ce qu'il n'y eût pas, dans le Pays de Vaud tout entier, un pasteur qui valût quelque chose ; depuis le départ de M. Lutz d'Yverdon, à trois heures de là, la plupart des âmes s'étaient refroidies ; beaucoup sans doute, en ville, avaient été réveillées, mais bien peu s'étaient données entièrement au Sauveur. Il y aurait peut-être eu là une occasion pour les Frères de reprendre le travail de réveil que leur ami bernois Samuel Lutz avait commencé dans le Pays de Vaud ; mais cette rencontre n'eut aucune suite. En 1742, le Frère Molther fit de Genève sa première visite à Lausanne ; il fit beaucoup d'impression sur quelques femmes, mais aucune communauté ne se forma. Il y eut aussi à Morges, Nyon, Vevey, surtout à Rolle, des âmes réveillées et sympathiques aux Moraves ; on les visitait à l'occasion en passant ; mais cela n'aboutit pas à la formation d'une Société.

Il faut dire que l'homme qui représentait avec le plus d'autorité et d'originalité la cause morave en territoire vaudois, James Hutton, n'était pas fait pour grouper intimement ces petites gens. Comme le comte, Hutton avait les allures d'un homme du monde ; il était très à l'aise dans les milieux cultivés pour y faire à sa façon de la propagande pour son Sauveur. Écoutons-le lui-même, dans une lettre du 28 septembre 1768 :

« J'allai à Lausanne pour y faire connaissance des étudiants en théologie français et y nouer paisiblement des relations. J'avais une recommandation pour le syndic, un beau-frère de Sœur de la Tour. Je lui plus ; je déclarai dès l'abord que j'étais Morave, et, par l'intermédiaire de ceux qui fréquentaient sa maison, je fis beaucoup de connaissances. Lorsqu'on parlait des Moraves, je ne me gênais pas de dire toute ma pensée ; on parlait souvent de la guerre et des conséquences à redouter au cas où le protestantisme aurait le dessous ; on s'entretenait de livres, de tout au monde, et personne ne se permettait de dire des grivoiseries devant moi. Tant que la conversation restait convenable, j'y apportais ma part et je n'ai jamais prétendu qu'à cause de moi les gens dussent ne s'entretenir que de choses édifiantes... La Providence m'a fait rencontrer des gens qui ne craignaient pas d'avoir

des relations normales et cordiales avec un Herrnhute. Je n'avais pas de plan préconçu, mais les choses venaient d'elles-mêmes, et c'est ainsi que sont nées mes meilleures amitiés. Tantôt l'initiative en venait de moi, tantôt des autres ; on se rencontrait dans les promenades publiques ou dans les lieux de réunion des bourgeois ou des gens de la société, comme cela se trouvait. J'allais et venais beaucoup, n'ayant rien d'autre à faire. J'étais sociable et aimable ; à peu près tout ce qui avait figure humaine m'était sympathique, sans que j'y misse de l'affectation. Un peu partout dans le monde j'ai fait l'expérience qu'il suffit de regarder quelqu'un pour qu'il vous devienne non seulement supportable, mais aimable ; je sais bien que chez ces gens l'amour ne va pas bien profond, mais ils deviennent bienveillants, et cela m'a presque toujours réussi. Cette manière de se donner n'a pas d'autre loi que l'art de veiller sur mes sentiments et la direction du bon esprit du Sauveur, que j'ai besoin qu'il m'accorde dans ce but, et qu'il m'a effectivement donné lorsque j'étais en Suisse »...

« Qu'en est-il résulté pour le Sauveur et son Règne ? A Lausanne, les gens ont perdu leur idée dédaigneuse que les Frères ne seraient que des fanatiques ; ils m'ont laissé tranquille, dans ma petitesse ; j'ai joui de leur faveur et ai appris à honorer le bienheureux disciple du Sauveur (la lettre a été écrite après la mort de Zinzendorf). »

Voici un autre témoignage que se donnait Hutton en 1759, en appréciant le résultat de son travail à Lausanne :

« J'ai établi hier la liste des gens de Lausanne avec lesquels j'ai lié quelque peu connaissance et qui ont accordé plus ou moins d'estime à M. Hutton l'Anglais et le Morave. Bien que je ne puisse en considérer à peu près aucun comme encore gagné au Sauveur, je trouve bien des noms qui me sont chers et auxquels je suis cher, spécialement dans mes relations de ces deux derniers mois qui me tiennent de particulièrement près. Leur nombre approche des trois cents, mais il n'y en a guère que soixante-dix à quatre-vingt-dix qui soient unis à nous par des liens d'affection, et encore la plupart d'entre eux à la façon superficielle du monde. Il y a là un phénomène et un mystère. »

Parmi les relations de Hutton à Lausanne, il faut citer en toute première ligne son amitié récente avec Antoine Court, qui servit à donner enfin aux Moraves une fidèle image de la situation du protestantisme français et à renouer les liens si vite brisés entre Court et Zinzendorf. Je dois renoncer à m'allonger

sur ce point (1). La contre-partie en est la connaissance que lia Hutton avec l'ancien pasteur d'Amsterdam Faure, un théologien à l'esprit fort, selon la mode, qui réunissait autour de lui un cercle de beaux esprits. Il avait été précédemment un des principaux instigateurs des écrits malveillants à l'adresse des Moraves. Hutton remit les choses au point et rendit devant lui un témoignage convaincu à son Sauveur. Il eut aussi affaire à Lausanne à Roux, ancien ministre en France, qui prêchait à l'occasion ici ou là. Je passe sous silence les relations avec des célébrités mondaines, M. Descloire, un noble originaire de Livonie, le baron de Montolieu de la maison de Saint-Hippolyte, le docteur Levade, et d'autres, pour m'arrêter à ce qu'il y a de plus amusant : Hutton voulut très sérieusement faire une visite à Voltaire, se réclamant d'une parenté maternelle avec Isaac Newton qui aurait dû lui servir d'introduction. Mais le philosophe était alité, malade, paraît-il, d'une morsure que son singe, frappé dans un moment de colère, lui avait faite. Hutton dut se contenter de voir trois laquais en livrée, et un quatrième sans livrée, mais avec toute l'apparence d'un gentilhomme. Voltaire pouvait n'être pas connu encore comme le plus fameux des ironistes en matière de religion ; mais cela ne manque pas de piquant de voir ce Frère morave désirer lui présenter ses respects.

Ce qui nous intéresse le plus, c'est l'impression que fit à Hutton la piété vaudoise. Au cours de son premier voyage à Lausanne, il avait eu en route une conversation animée avec un pasteur de campagne qui, comme le Morave lui demandait quel était son catéchisme, avait nommé Ostervald ; c'était en 1755, au moment même où ce catéchisme était très populaire dans le clergé vaudois. Comme Hutton lui demandait pourquoi il n'employait pas celui de Heidelberg, le pasteur répondit qu'Ostervald était plus pratique. Hutton se mit alors à le mettre en garde contre les erreurs de doctrine et lui exposa ce qu'il fallait enseigner pour gagner les cœurs et pour qu'il ne se perdit pas lui et sa paroisse. « Assurément tu connais le baron de Zinzendorf », répliqua le pasteur qui l'avait entendu à Plain-

(1) L'importante lettre n° 84 du dossier R 19 C 2 a mériterait une attention particulière.

palais quinze à seize ans auparavant, alors qu'il était étudiant, « tu ne parles, comme il parlait alors, que de sentiments, de cœur... ». Hutton termine son récit de façon touchante : « Je le laissai s'expliquer et trouvai qu'il n'était pas un mauvais garçon, et qu'il n'était réellement pas loin du royaume des cieux. Je l'aimai, il nous aima et nous devînmes de bons amis. »

A Lausanne, le pasteur Pavillard, — dont les *Mémoires* de Gibbon ont rendu le nom familier à tout le monde, — fit savoir à notre Anglais que quelques-uns des habitants les plus en vue de la ville avaient organisé une collecte en faveur des pauvres qui n'avaient pas droit aux secours officiels. Hutton remercia de l'occasion qui lui était offerte de s'associer à une bonne œuvre, mit un louis d'or neuf dans la sébille, et ajoute : « Cette guinée a déjà eu son bon effet et l'on n'est plus absolument convaincu qu'un Morave soit un méchant animal. »

Mais Hutton entra aussi en rapport avec le vieux professeur Georges Polier (1), âgé de plus de quatre-vingts ans. Il échangea une visite avec lui. « Il est vif et gai comme un homme de quarante ans. » Le professeur était précisément attelé à son *Nouveau Testament mis en catéchisme*, en deux gros volumes.

« Il a aussi publié une édition corrigée du *Catéchisme* d'Ostervald que l'on emploie ici, au Pays de Vaud. Ostervald jouit du reste en général d'une grande popularité. Ses *Réflexions* sont même lues en France publiquement, dans les assemblées protestantes, à la suite de chaque lecture d'un chapitre de la Bible. J'estime que c'est regrettable, parce qu'elles sont d'une misérable sécheresse. Mais parmi ces gens secs, je trouve que ce Polier est l'un des meilleurs. »

« Polier est aussi fort bien vu des Messieurs de Berne », lit-on dans une lettre ultérieure de Hutton. C'était précieux pour lui d'être en bons termes avec des hommes jouissant d'une telle importance. Le but qu'il s'était proposé, se rapprocher des étudiants en théologie français de Lausanne et acquérir de l'influence sur eux, lui en deviendrait plus accessible.

(1) Voir au sujet de Polier et de l'introduction du catéchisme d'Ostervald dans le Pays de Vaud, l'étude magistrale de H. VUILLEUMIER, *La religion de nos pères. Notice historique sur les catéchismes qui ont été en usage dans l'Eglise du Pays de Vaud depuis les temps de la Réformation* (1888).

Mais ce qui nous paraît le plus intéressant aujourd'hui, c'est l'amitié de Hutton et d'Elie Bertrand, le pasteur de l'Eglise française de Berne. « Il est très haut coté auprès de Messieurs de Berne, et en même temps homme de science, jouissant d'une grande autorité en divers lieux d'Europe. » Cette fois c'était une vraie communauté de foi qui rendait cette amitié particulièrement chère à Hutton. Bertrand était alors chargé par Leurs Excellences de la revision des ordonnances ecclésiastiques pour les Eglises du Pays de Vaud ; d'après Hutton, il profita de sa mission pour restaurer, à la grande édification de l'Anglais, la doctrine de la grâce et de Christ. Et, en effet, les nouvelles ordonnances de 1758 prescrivent aux pasteurs du Pays de Vaud de prêcher Christ, et Christ crucifié ; l'indignité humaine, les mérites du Sauveur, la nécessité de la grâce, de la foi et des bonnes œuvres, les promesses de l'Evangile en sont les articles fondamentaux. C'était une revision dans un sens évangélique de l'ancienne ordonnance de l'Eglise, en opposition aux efforts de certains « théologiens soi-disant modérés » comme Hutton les appelle quelque part. Voici un extrait fait par Hutton d'une lettre que Bertrand lui écrivait de Berne, le 5 juin 1759 :

« Je vous assure, mon cher monsieur, que j'ai été charmé de faire votre connaissance et que je la cultiverai avec plaisir. Comme vous, je déplore l'aveuglement des déistes et les Réformés relâchés qui méconnaissent notre Divin Jésus et la corruption de l'homme qui a rendu sa mort nécessaire. Que n'ai-je l'autorité et les talents nécessaires pour avancer le Règne de ce Rédempteur du genre humain ! L'état des Eglises de Genève m'afflige, celui des Eglises du comté de Neuchâtel est, dit-on, très fâcheux. On m'assure qu'on y prêche le pélagianisme et le socinianisme, quelques-uns l'origénisme. Toutes ces erreurs se glissent parmi les protestants de France qui ont étudié dans la Suisse. La Hollande et l'Angleterre resteront seules attachées avec l'Allemagne à la doctrine évangélique. Le zèle de votre communion ou de votre Eglise contribuera à arrêter les progrès de ce mal et à entretenir la connaissance du Sauveur. M. d'Alembert a malheureusement trop de prise pour être solidement réfuté. »

On comprend qu'une lettre comme celle-là, qui mettait si crûment en lumière l'état général de la théologie suisse et donnait aux Frères moraves une mission spéciale ait dû faire grande impression à Hutton. Bertrand voyait les choses exactement comme

ceux de Herrnhut. Ce pasteur français de Berne ne devait-il pas leur apparaître comme étant des leurs ? Mais c'était encore une illusion. Bertrand fut l'ami de Voltaire, à cause de sa tolérance et de ses idées avancées. Comme il avait envoyé son catéchisme à Voltaire, ce dernier lui répondit : « Je suis aussi indulgent que vous, je crains Dieu, j'aime l'humanité et ne condamne personne. »

Ce catéchisme de Bertrand (1753) surpassait sur bien des points son devancier, le petit Ostervald, en libéralisme ou au moins en réserves prudentes à l'égard de l'antique tradition. Et l'auteur lui-même était plus que tout autre un enfant du monde. Tout au plus concluons-nous des lettres de Hutton que son correspondant de Berne, si cultivé et si sage, avait deux âmes en lui, qu'il lui arrivait d'avoir plus de sympathie pour les croyances anciennes que pour les nouvelles et qu'il n'était pas un homme aux convictions très fermes. Quoi qu'il en soit, le mouvement religieux à partir de Bertrand allait évoluer dans un sens progressif plutôt que réactionnaire.

Grâce à ses sentiments fraternels et à sa cordialité, Hutton parvint à dissiper à Lausanne les préventions contre les Frères moraves et à se concilier ici et là les sympathies de gens cultivés et distingués en faveur de leur œuvre ; mais ce fut tout. Ce n'était pas même lui qui avait gagné les quelques braves femmes qu'il visitait une fois par semaine dans l'intimité pour leur apporter quelques paroles édifiantes ; elles avaient été réveillées par Molther. Il resta peu de chose à Lausanne du travail de Hutton. Le Frère Layritz, en passage en 1774, y comptait treize Sœurs célibataires, trois femmes, deux veuves et un homme cherchant le Sauveur. Aucune Société ne put s'établir.

\* \* \*

Qu'est-il advenu, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de toutes les semences répandues par les Moraves en Suisse romande ? Laissons Montmirail de côté : il demeura le point lumineux. Mais dans toute la Suisse française ce fut la décadence. Il y eut bien quelques faits consolants et encourageants. Sainte-Croix vit en 1788 un premier réveil d'inspiration morave. Le Val de Travers bénéficia de l'activité de Peters, le seul pasteur neuchâtelois



animé de l'esprit évangélique. A Genève, le jeune Moulinié fit naître bien des espérances. A Lausanne, Frédéric Bugnion s'exprima d'une façon extrêmement favorable sur la mission spéciale échue aux Frères en ces temps si mauvais ; et le jeune Curtat, le futur doyen et fameux adversaire des conventicules, attira sur lui l'attention des Frères par ses affirmations si évangéliques. Plus de vingt amis de la ville et de la campagne se réunirent à Lausanne chez le Frère Passet. A Vevey, à Yverdon et dans les environs l'intérêt pour les Moraves ne s'éteignit jamais entièrement non plus. Mais que c'était peu de chose ! Le petit groupe genevois, naguère de cent vingt âmes, se vit réduit à un tout petit reste ; les vieux moururent et les jeunes retournèrent au monde. Sur terre vaudoise, le mouvement mystique et quiétiste dirigé par Dutoit-Membrini, sous l'influence de M<sup>me</sup> Guyon, fit beaucoup de tort à l'Évangile des Frères. Enfin, le souffle de la Révolution déchaîné en ouragan dans notre pays détourna toute l'attention sur les questions politiques. Le Frère Jean-Nicolas Mettetal qui travaillait à Genève dut, étant étranger, quitter la ville terrorisée par la révolution et ne put plus correspondre que par lettres, de Montmirail, avec les quelques fidèles qui restaient. La communauté ne disparut cependant pas tout à fait, et la visite de M<sup>me</sup> de Krüdener à Genève, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, fit soudain jaillir de ces pauvres ruines une vie nouvelle.

Si l'on fait abstraction de ces petits groupes d'âmes pieuses à Genève et ici ou là dans le Pays de Vaud ou le Jura neuchâtelois, il faut considérer le réveil que les Moraves voulaient provoquer chez nous à partir de 1739 comme manqué. L'heure n'était pas encore venue. Zinzendorf et les Frères moraves s'étaient dressés contre l'esprit du temps et avaient tenté de le combattre. Leur effort n'était pas seulement condamné d'avance parce que le type si nettement luthérien de la piété de Herrnhut ne pouvait prendre racine profondément en terre calviniste, où la religion était avant tout comprise comme Loi sainte de Dieu. La différence de mentalité confessionnelle fut certainement pour une part dans cet échec, mais elle ne suffit pas à l'expliquer. La cause en était plus profonde : les grands mouvements d'idées comme l'*Aufklärung* doivent, sous leur forme modérée ou sous leur forme radicale, produire leurs effets jusqu'au bout ; ils y ont

droit dans la mesure où ils contiennent une part de vérité. Puis le moment vient où la vague est passée et où la partialité et l'insuffisance de leur conception se vengent d'elles-mêmes. Il était naturel que la Suisse romande, dont le développement spirituel devançait beaucoup celui de la Suisse allemande, acceptât dans toute leur clarté et jusqu'à leurs extrêmes conséquences les formes modernes du christianisme avant de passer à une compréhension plus profonde du vieil Evangile. Aux Frères moraves et à leur chef, le comte de Zinzendorf, revient l'honneur d'avoir représenté avec vaillance et chaleur ce vieil Evangile tel qu'ils l'avaient compris. Car c'est toujours un honneur de s'affirmer pour Jésus, quand il a pris possession de notre âme et quand il faut pour cela se mettre en opposition avec l'opinion du monde et l'esprit dominant.

PAUL WERNLE.

---